

Démocratie contre culture ?

Une rencontre - débat avec Bernard Focroulle et Robert Legros,
organisée au Théâtre du Vaudeville de Bruxelles, le 29 mars 2009, par
Passa Porta, Entrez Lire et Culture et Démocratie

avec une intervention de Zoé Valdès

Culture et Démocratie

2009

Avec le soutien du Service de l'Education permanente - Direction générale de la Culture -
Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles

*L'homme démocratique ne vit qu'au pur présent, ne faisant loi que du désir qui passe. Aujourd'hui, il fait une grasse bonne bouffe arrosée, demain il n'en a que pour Bouddha, le jeûne ascétique, l'eau claire et le développement durable. Lundi, il va se remettre en forme en pédalant des heures sur un immobile vélo, mardi, il dort toute la journée, puis fume et ripaille. Mercredi, il déclare qu'il va lire de la philosophie, mais finit par préférer ne rien faire. Jeudi, il s'enflamme au déjeuner pour la politique, bondit de fureur contre l'opinion de son voisin et dénonce avec le même enthousiasme furieux la société de consommation et la société du spectacle. Le soir, il va voir au cinéma un gros navet médiéval et guerrier. Il revient se coucher en rêvant qu'il s'engage dans la libération armée des peuples asservis. Le lendemain, il part au travail avec la gueule de bois, et tente vainement de séduire la secrétaire du bureau voisin. C'est juré, il va se lancer dans les affaires ! A lui les profits immobiliers ! Mais c'est le week-end, c'est la crise, on verra tout ça la semaine prochaine. Voilà une vie en tout cas ! Ni ordre, ni idée, mais on peut la dire agréable, heureuse, et surtout aussi libre qu'insignifiante.
Payer la liberté au prix de l'insignifiance, cela n'est pas cher.*

Alain Badiou (d'après Platon) [1]

Introduction :

Le 29 mars 2009, en matinée, s'est tenu au Théâtre du Vaudeville de Bruxelles un débat entre Bernard Foccroulle[2], musicien et homme de culture, et Robert Legros[3], professeur de philosophie à l'Université de Caen et à l'ULB.

Sur une proposition de Culture et Démocratie, et organisée en partenariat avec Entrez Lire et Passa Porta, la rencontre s'inscrivait sous le thème : « Le monde en chantier », dans le cadre plus vaste du festival littéraire de « Passa Porta », ces organisateurs proposant un troisième point de vue, celui de l'auteure cubaine en exil, Zoé Valdés [4], appelée à témoigner de son expérience.

L'invitation annonçait un débat où...

Robert Legros et Bernard Foccroulle s'interrogeront sur les liens complexes entre démocratie et culture. À l'heure de l'audimat et de la marchandisation des biens culturels, que deviennent les expressions artistiques traditionnelles ou contemporaines ? Zoé Valdés réagira à ces réflexions, tout en proposant sa vision personnelle et suggérant des perspectives.

La gestion du temps de parole, l'animation des discussions et des interventions de l'audience étaient gérées par la journaliste Françoise Wolf[5]

Texte préparatoire:

Pour préparer les participants aux propos qui allaient être tenus, notamment par Robert Legros, un texte rédigé par ce dernier avait été diffusé en même temps que l'invitation. Il retraçait l'évolution du terme « culture », de l'Antiquité à nos jours, "pointant" le moment clé où l'humanisme occidental modifia doublement le rapport que l'homme entretenait vis-à-vis de la culture.

La culture entendue comme rapport aux œuvres d'art et de pensée est d'origine moderne. Elle prend en effet naissance à l'aube de l'époque moderne au sein du mouvement humaniste. C'est dire en un sens qu'elle est d'origine démocratique : l'humanisme annonce en effet la notion démocratique d'une égale dignité de tous les hommes, et se fonde déjà sur un principe d'égalité de tous les hommes en reconnaissant à chacun un droit à l'enseignement. D'où vient l'idée selon laquelle la démocratie pourrait être contre la culture? La démocratie pourrait-elle mettre la culture en péril, alors même que l'esprit humaniste qui l'anime est à son origine? Commençons par préciser en quel sens l'humanisme, donc l'esprit annonciateur de la démocratie, est à l'origine de la culture.

À vrai dire, le mot culture est d'origine romaine[6]. Dans la civilisation romaine, *cultura* dérive de *colere*, qui désigne un rapport à la nature ou un rapport aux dieux. Elle signifie le fait de prendre soin d'une puissance qui nous transcende – la nature ou les dieux – afin qu'elle nous soit favorable. Prendre soin de la nature, l'entretenir afin qu'elle produise ses fruits, ou prendre soin des dieux, entretenir les œuvres qui leur sont consacrées, afin qu'ils nous protègent : la culture est culture de la nature et culte des œuvres dédiées aux dieux. Par métaphore elle est aussi culture de l'âme. Cicéron parle en effet d'une culture de l'âme – *cultura animi* – au sens d'un soin apporté à l'âme. De même que le champ ne peut rien produire s'il n'est cultivé, de même l'âme si elle ne reçoit un enseignement. Dans quelle mesure la culture prend-elle un sens profondément nouveau à l'aube de l'époque moderne au sein de l'humanisme? Dans la mesure où la culture des œuvres et la culture de l'âme se détachent du culte des dieux. Ce détachement signifie que les œuvres apparaissent moins comme les manifestations sensibles d'une puissance divine que comme des expressions de l'humanité elle-même. Quel sens la culture prend-elle quand les œuvres se détachent de leur enracinement religieux pour apparaître comme des expressions de l'humanité?

Avec l'humanisme, le soin apporté aux œuvres de même que le soin apporté à l'âme, l'éducation, continuent de relever de la culture. Mais dès lors que les œuvres se détachent de leur inscription dans l'ordre religieux, la culture comme soin apporté aux œuvres et comme éducation se transforme profondément. Le rapport aux œuvres se modifie doublement. D'une part il porte sur toute grande œuvre dans la mesure où toute grande œuvre est perçue comme une expression de l'humanité, quelle que soit son origine religieuse. Qu'elle soit grecque, romaine, byzantine, musulmane ou bouddhiste, toute grande œuvre devient « culturelle ». D'autre part l'œuvre est désormais contemplée sans être vénérée. Chacun est invité à s'extasier sans s'incliner. Une piéta est appréciée comme une sculpture païenne. On l'admire sans s'agenouiller. Apparaît la notion de « culture générale ». Et la culture comme culture de l'âme, comme éducation, se transforme également profondément. L'éducation ne vise plus exclusivement la transmission d'une compétence ou l'enseignement d'une révélation grâce aux œuvres qui portent une trace de la réalité divine, mais la formation de l'homme grâce à des œuvres qui portent en elles des signes d'humanité. Tel est en effet le projet nouveau qui anime les *studia humanitatis* :

éveiller l'homme, par le biais de grandes œuvres de toute provenance, au sens énigmatique de son humanité.

La mutation de la culture au sein de l'humanisme entraînera, à la fin du XVIIIe siècle, la naissance de l'esthétique et du musée.

La culture comme un souci de préserver tout ce qui touche au rayonnement des œuvres d'art et de pensée, et comme souci d'une formation de l'homme par le biais des œuvres, se répand au cours du XIXe siècle sous l'effet de la démocratisation des mœurs.

Cependant au début du XXe siècle elle acquiert peu à peu un sens nouveau, qui se concrétise dans l'anthropologie. Elle en vient à désigner « l'ensemble des formes acquises de comportement dans les sociétés humaines » (Marcel Mauss, *Essai sur le don*, 1923).

Et puisque tout comportement humain est acquis, qu'aucun comportement humain n'est simplement inné, la culture comme ensemble des comportements acquis englobe tous les comportements humains. Il n'est plus un seul comportement humain qui ne soit « culturel ». Pratiquer une religion, un instrument de musique ou un sport deviennent des activités « culturelles », de même que conduire une voiture ou cuire un œuf. Serait-ce à nouveau la démocratie qui est à l'origine de ce sens « culturaliste » de la culture ? Dans ce cas, la démocratie serait bel et bien « contre la culture ».

Le passage de la culture liée à un culte à la « culture générale », absorbant toutes les grandes œuvres pour en faire des objets esthétiques, préparait-il déjà le passage de la « culture générale » à la « culture de masse », présentée en ces termes par Gilles Lipovetsky : « la culture de masse est une culture de consommation, tout entière fabriquée pour le plaisir immédiat et la récréation de l'esprit. Sa séduction tient en partie à la simplicité qu'elle déploie. Il faut éviter le complexe, présenter des histoires et des personnages aussitôt identifiables, offrir des produits à interprétation minimale » (*L'empire de l'éphémère*).

Si la démocratie est animée par la visée de transformer la culture en culture de masse, ne porte-t-elle pas en elle l'exigence d'une destruction de la culture comme ouverture aux grandes œuvres ?

Démocratie contre culture ?

Avant d'envisager la question de " *Démocratie contre Culture?* ", tentons d'abord d'apporter quelques précisions quant au sens de ces mots...

Démocratie

Nous entendons par démocratie non pas le sens étroit que le terme prend en science politique : type de gouvernement, séparation des pouvoirs, indépendance de la Justice - cela, en effet, c'est la démocratie - mais dans un sens plus large, celui d'un régime fondé sur quelques principes générateurs : principe d'autonomie de l'homme, principe d'égalité des conditions, principe d'indépendance des individus. Encore faut-il préciser que ces principes ne sont pas tant des principes inscrits dans la loi et la constitution que des principes qui sont éprouvés dans les mœurs. Il n'y a démocratie que si les citoyens se sentent égaux de naissance, se sentent autonomes en tant qu'hommes, et se sentent indépendants en tant qu'individus. Il s'agit donc de mœurs d'un type d'homme. Au fond, la démocratie est ce régime qui a introduit dans les mœurs, et pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'idée que ce qui nous constitue en tant qu'être humain, ce qui nous constitue, ce qui est à la source de nos principes, c'est nous. C'est la grande idée que la démocratie a introduite en rupture avec tous les régimes précédents dans lesquels il y avait une autre expérience du monde et de notre humanité, une expérience dans laquelle ce qui nous constitue vient de plus haut que nous. Ces régimes étaient fondés et structurés par la religion.

La démocratie est un régime lié à une compréhension du monde et de l'humanité qui a pris naissance dès la fin du Moyen Age, lorsque la rupture avec le monde religieux a commencé. Rupture qui entraîna peu à peu la société dans une démocratisation des mœurs, démocratisation qui se répand véritablement à partir de la Révolution française.

Culture

Le terme peut évidemment recouvrir des sens divers. Pour éclaircir le débat, établissons d'emblée une double distinction, d'abord entre la culture au sens romain et la culture au sens humaniste, ensuite entre la culture au sens anthropologique et la culture au sens de civilisation.

- *La culture au sens romain et la culture au sens humaniste*

Sens romain

C'est dans la civilisation romaine que le terme de culture apparaît pour la première fois par *cultura* qui dérive de *colere* et qui signifie *prendre soin d'une puissance pour qu'elle me soit favorable*. Cette puissance peut être la Nature. Nous cultivons la Nature pour qu'elle soit féconde, pour qu'elle puisse nous apporter ses fruits. Cela peut être aussi les dieux au travers, par exemple, des temples qui leur sont consacrés. Nous prenons soin des œuvres consacrées aux dieux pour que les dieux nous soient favorables. Ça, c'est la culture, la *cultura* au sens romain, qui par extension signifie aussi culture de l'âme. On retrouve l'expression chez Cicéron. La culture de l'âme a, au fond, le même sens : il s'agit de prendre soin de l'âme pour qu'elle soit féconde. De la même manière qu'il faut prendre soin de son champ pour qu'il produise des fruits, il faut éduquer l'âme pour qu'elle puisse

être humaine, pour qu'elle soit féconde au niveau des idées.

Sens humaniste

En raison de la grande mutation qui est à la naissance de la démocratie, le terme de culture se modifie. À la fin du Moyen Age, la culture n'est plus la culture-entretien d'une puissance qui nous dépasse pour qu'elle nous soit favorable. Elle devient la culture des œuvres, et des œuvres détachées de leurs liens aux dieux. La culture, c'est prendre soin des œuvres en tant qu'elles expriment quelque chose de notre humanité. C'est une grande mutation, liée à la naissance de la démocratie. Elle transforme le sens même culture. De la même manière, la culture de l'âme, ce n'est plus prendre soin d'une âme pour qu'elle puisse être en relation avec ce qui nous dépasse (les Idées), c'est prendre soin de l'âme en tant que psychisme humain.

- *La culture au sens anthropologique et la culture au sens de civilisation*

Sens anthropologique

La culture au sens anthropologique, c'est la culture qui a prend sens dans l'anthropologie du XIXe siècle, et déjà à partir des Romantiques. Elle désigne alors toute pratique humaine. Toutes les manières de penser, de sentir, de percevoir, aussi bien que les pratiques, les techniques..., tout cela relève de la culture !

La grande innovation apportée par les sciences humaines et l'anthropologie est de nous montrer, d'une part qu'il n'y a pas d'humanité sans culture et, d'autre part, que les cultures sont diverses... De telle manière que les humanités elles-mêmes sont diverses !

Il y a la culture grecque, la culture médiévale, la culture moderne, la culture archaïque, toutes sortes de cultures qui constituent plusieurs formes d'humanités puisque toute humanité est inscrite dans une culture, alors que toutes les humanités font cependant partie de la même espèce.

Sens de civilisation

La culture comme civilisation, c'est la culture qui nous élève au-delà de la simple vie pour la vie. En tant qu'êtres humains, nous ne sommes pas spontanément ce que nous devons être, nous ne sommes pas naturellement humains, il faut une culture, c'est-à-dire une formation. C'est le sens de la *Bildung* : ce qui nous civilise, c'est-à-dire nous élève, nous rend humains, parce que nous ne sommes pas humains naturellement. Nous pouvons être barbares, nous pouvons nous déshumaniser. Il nous faut une culture pour nous élever vers notre humanité.

Démocratie contre culture?

Dans le cadre général tel qu'il vient d'être brossé, nous pouvons préciser le sens de la question en la reformulant en ces termes : *que devient la culture quand elle se détache de tout lien avec l'au-delà ? Ou encore : la culture au sens humaniste, qui devient ce qu'elle est sous l'effet de la démocratisation, ne va-t-elle pas perdre quelque chose de fondamental dans la mesure où elle se coupe dans son rapport à l'au-delà ? La culture au sens humaniste va-t-elle conserver ce pouvoir d'élever l'homme à son humanité dès lors qu'elle se coupe de tout rapport à l'au-delà ?*

Il y a deux attitudes, deux réponses connues : celle des Lumières et celle des

Romantiques.

- Les Lumières

Il y a les Lumières qui vont dire qu'en se délivrant de la religion, l'humanité entre en possession d'elle-même. L'humanité était en quelque sorte privée de se reconnaître elle-même dans ce qu'elle faisait à cause de la religion qui est toujours perçue par les Lumières comme une puissance quelque peu obscurantiste. L'humanité se délivre de quelque chose en sortant du règne de la religion comme structuration d'une société.

- Les Romantiques

La réponse inverse, c'est précisément la réponse romantique qui consiste à dire que l'homme qui se coupe de tout rapport à l'au-delà risque de perdre le sens de son humanité. En quel sens cette pensée romantique (et ceux qu'elle a inspirés, tels Heidegger, Hannah Arendt) peut-elle exprimer cette idée qu'en se coupant de l'au-delà, la culture peut perdre son pouvoir de civilisation ? Que la démocratisation des mœurs est un immense danger pour la culture ?

Le raisonnement consiste à dire que nous faisons l'épreuve de notre humanité dans l'expérience de la transcendance et dans celle d'un *inconditionnement*.

Pourquoi l'expérience de la transcendance ?

Parce que si la culture, au sens anthropologique, est diverse, s'il existe plusieurs formes de culture, plusieurs formes d'humanité, il subsiste une expérience commune à toutes les humanités : précisément celle de la transcendance, de quelque chose qui nous dépasse.

En toute culture, il y a quelque chose qui nous dépasse, c'est-à-dire qu'il y a des questions qui ne sont pas réductibles à de simples problèmes. Il y a des choses qui font question et qui ne sont pas réductibles à des problèmes à résoudre. Autrement dit, il y a ce que Kant appelait des Idées, des Idées de la Raison : quelque chose qui fait sens et qui pourtant n'est pas connaissable. Par exemple, l'idée de Dieu, l'idée d'âme, l'idée de monde. L'idée de monde est pensable. Il n'y aurait pas de cosmologie sans idée de monde et cependant nous ne pouvons pas nous représenter l'Univers, c'est infigurable, ça nous dépasse, et pourtant l'idée fait sens. De la même manière pour la nature, il y a une idée de nature, il n'y aurait pas de physique sans elle, mais c'est quelque chose qui nous dépasse parce que nous ne pouvons pas nous figurer, nous imaginer la nature dans le sensible. Il y a des Idées qui font sens, qui organisent une culture, qui sont des foyers de sens dans une culture et qui nous dépassent. Nous avons donc là une expérience de la transcendance.

Pourquoi l'expérience d'un *inconditionnement* ?

L'être humain s'éprouve précisément tant qu'il n'est pas simplement conditionné c'est-à-dire qu'il agit par réflexe.

Il y a des situations dans lesquelles le conditionnement est important : pour conduire une voiture, quand on s'arrête au feu rouge, ça ne doit pas être par le fait d'un raisonnement du type : *c'est rouge, or il est interdit de passer quand c'est rouge, donc je m'arrête*. Il vaut mieux s'arrêter par conditionnement, par réflexe. Mais quand je m'arrête par réflexe, d'une certaine manière, je suis en deçà de mon humanité. Si je ne me réalisais que par réflexe, je ne serais plus un être humain, je serais comparable à un animal. Il y a être humain parce que, justement, nous sommes capables d'inconditionnement. Nous sommes certes toujours sous certaines conditions, il y a une condition humaine, mais il y a toujours ce

dépassement de la situation qui fait que nous pouvons commencer quelque chose, initier quelque chose. En d'autres termes, c'est l'idée de liberté.

Le rapport à l'œuvre

Le rapport à l'œuvre est une expérience de transcendance et d'inconditionnement.

Qu'est-ce que c'est qu'une œuvre ? C'est quelque chose qui dépasse ce qu'on peut en penser. Il n'y a pas d'œuvre qui se satisfasse d'une seule interprétation. Chacun en a une interprétation, mais il y en a beaucoup d'autres. L'œuvre me dépasse. Par définition, l'œuvre est ce *quelque chose* qui me dépasse contrairement à un objet empirique.

De la même manière, il y a expérience de l'inconditionnement devant l'œuvre car l'œuvre est quelque chose de nouveau, elle témoigne d'une création, donc n'est pas réductible simplement à un processus qui ferait qu'elle serait le résultat d'un conditionnement.

Donc la culture (l'œuvre), c'est cette double expérience de transcendance et d'inconditionnement. L'argumentation romantique est de poser la question en ces termes : *si nous disons que, fondamentalement, ce que nous sommes vient de nous, – c'est ça la grande expérience démocratique : avoir la conviction que le monde dans lequel nous vivons vient de nous, que nos lois viennent de nous, nos pouvoirs viennent de nous – et si cette idée se répand à nos mœurs, est-ce qu'il ne va pas y avoir une méfiance à l'égard même de l'expérience de la transcendance ? N'y aura-t-il pas une récusation de tous les signes de la transcendance ? Et par conséquent une perte d'un pilier de l'humanité ?*

Avec la démocratisation se dessine peu à peu l'homme technicien, celui qui veut transformer toute question en problème et qui prétend, selon l'expression souvent citée de Descartes, être maître et possesseur de la matière. Celui qui prétend pouvoir transformer toute chose en un moyen en fonction de ses buts. L'homme technicien, également homme abstrait de toute appartenance, c'est l'homme en général, or toute grande œuvre vient d'une tradition, est enracinée dans un passé, une communauté. Est-ce qu'en pensant l'homme comme homme en général, source et fondement de lui-même, on ne se prive pas de l'inscription de l'homme dans une tradition, on ne se prive pas de justement ce qui nous dépasse, de ce qu'en fait, nous sommes ? Parce que lorsque nous n'avons plus aucun principe qui nous dépasse, la morale suprême est le bien vivre, le vivre heureux, le bien être, et l'homme se consacre alors, exclusivement, à une passion : la consommation.

Conclusion

Voilà le tableau général que tend à brosser ce courant de pensée issu du romantisme et qui consiste à dire que la culture qui consacre l'homme qui se prétend sujet au fondement de ce qu'il est fait oublier à l'homme qu'il n'est pas le fabricant de sa culture, qu'il est lui-même un produit de sa culture. Il en découle, par conséquent, un énorme danger pour la culture.

Nous ne sommes pas en accord avec cette argumentation romantique mais nous la considérons comme d'une grande profondeur et notamment comme importante pour la question que nous posons...

Robert Legros

Culture et Sociétés

Nous voudrions proposer ici deux réflexions : une sur la culture dans les sociétés non démocratiques, une autre sur la place de la culture et son rôle, voire son évolution dans les sociétés démocratiques, pour autant qu'on puisse faire cette distinction aussi tranchée.

La Culture dans les sociétés non démocratiques

Dans la mesure où nous vivons dans un pays, dans un continent qui est, depuis maintenant plusieurs décennies, depuis plusieurs siècles, en régime démocratique, on aurait tort d'oublier qu'une partie importante de l'humanité continue à vivre aujourd'hui dans des systèmes qui connaissent un fort déficit démocratique, voire dans des systèmes qui sont totalitaires.

Il semble qu'historiquement, et ce serait un parallèle avec ce que Robert Legros vient de tracer sur le plan de l'histoire des idées, nous pourrions montrer que les arts et la culture ont très activement participé à ce processus d'émergence de la démocratie. Ils ont participé, bien avant la Révolution française, à l'émergence de l'individu et de nouvelles formes d'expression. Qu'il s'agisse de Shakespeare, de Monteverdi, des peintres flamands, de la peinture italienne, et, bien entendu, des artistes des Lumières, il y a toute une évolution qui mène à la notion des droits de l'homme. Je pense qu'on n'aurait probablement pas pu formaliser cette idée des droits de l'homme au XVIIIe siècle s'il n'y avait pas eu pendant des siècles tout un processus préparant cette idée, d'une manière peut-être partiellement inconsciente, mais en tout cas sous des formes qui n'étaient pas encore formalisées comme elles l'ont été dans les décennies qui ont précédé la Révolution Française.

Aujourd'hui - aux XXe et XXIe siècle - on constate que dans les pays totalitaires, très souvent, les artistes sont parmi ceux qui portent une parole rebelle, une œuvre, un témoignage qui s'inscrit contre la pensée dominante, contre les formes de domination, de conditionnement, qui nient cette liberté fondamentale. Si on pense au XXe siècle, des personnalités comme Picasso, Brecht, Soljenitsyne, Chostakovitch... ont pris part, par leur travail artistique et, dans certains cas, dans leur fonction politique à une évolution des mentalités dans leur pays, voire à une évolution politique.

Aujourd'hui, je vais brièvement citer deux écrivains qui me semblent parfaitement s'inscrire dans ce type de combat-là, qui est un combat profondément démocratique, même s'ils ne se rangent pas eux-mêmes sous cette étiquette et sous cette bannière.

L'un d'eux est l'écrivain Gao Xingjian, prix Nobel de littérature chinois, dont *La montagne de l'âme* et peut-être plus encore *Le livre d'un homme seul* témoignent d'une manière admirable, sans être des essais politiques au sens strict du terme (moins que Soljenitsyne ne l'a été dans l'archipel du Goulag), de manière extraordinairement pointue, forte, de la résistance au totalitarisme. Je pense qu'il y a dans ces livres une très grande force démocratique alors que, probablement, si la population chinoise avait l'occasion de voter démocratiquement aujourd'hui, les idées de Gao Xingjian ne feraient sans doute pas l'unanimité.

Il y a une tension que l'on voit apparaître entre l'opinion majoritaire telle qu'elle peut s'exprimer dans certains cas, face à certaines questions, et les idéaux démocratiques qui peuvent à un moment être en conflit avec une expression majoritaire.

Nous avons le plaisir et l'honneur d'avoir à côté de nous Zoé Valdès dont tout le travail d'écrivain témoigne aussi de cette forme de résistance, qui ne passe pas forcément par une résistance militante. J'ai été frappé, en lisant *Trafiquant de beauté*, de ces portraits de gens ordinaires à Cuba, qui sont soit des gens réels, soit des gens inventés. Il y a là un

côté merveilleux et magique dans la manière de confondre la réalité et la fiction. Dans cette grand-mère qui est prête à tout pour préserver la fête de Noël, le sapin et ses traditions interdites par le régime. Il y a une poésie dans cette description magnifique ou dans le portrait de cet homme de 50 ans obsédé par la photographie et par l'idée de se faire photographe, mais qui n'y parvient pas et qui est dans une sorte de quête perpétuelle et tragique. Ce qui me frappe, c'est qu'à travers cette tendresse que Zoé Valdés exprime pour ces hommes et ces femmes, ces enfants et ces adultes, il y a en même temps une critique féroce, extrêmement radicale d'un régime et de sa dimension totalitaire.

On ne peut pas oublier, lorsqu'on parle de Démocratie et de Culture et même dans la question provocante qui nous réunit aujourd'hui, qu'il y a des milliards d'êtres humains aujourd'hui qui ne vivent pas dans des conditions démocratiques et que parmi eux les artistes aideront peut-être à préparer des lendemains meilleurs.

Culture dans les sociétés démocratiques

Sommes-nous aujourd'hui, dans nos sociétés démocratiques, européennes, dans une situation où la démocratie serait en train de se confronter à la culture, voire de la mettre en danger et de se mettre en danger elle-même ?

Nous avons aujourd'hui un certain nombre de témoignages qui nous font penser que la démocratie n'est pas en train de se renforcer dans nos pays, qu'elle est plutôt en train de se déliter. Je pense à la montée de l'extrême droite, à la montée des intégrismes, des nationalismes, et à un certain nombre de questions qui sont très inquiétantes.

Hannah Arendt a magnifiquement théorisé la place de la culture dans *La crise de la culture*, édité au début des années 50, qui dit d'une manière absolument prophétique la manière dont notre société a réussi à transformer la culture en divertissement, en objet de consommation et donc à la détourner de cette nécessité d'élévation et à la fois d'effort et d'enrichissement profond.

Nous le voyons aujourd'hui à travers le poids de l'image sur les contenus des programmes de télévision, nous le voyons aussi sur le net, il y a simultanément des formes très démocratiques qui surgissent et aussi des formes très lourdement consuméristes qui s'imposent.

On voit un peu partout, y compris au sein des partis politiques démocratiques, se développer le sentiment qu'une certaine culture de qualité est élitaire et élitiste. Ce n'est pas forcément le rôle des sociétés démocratiques et de ses institutions de favoriser cette culture-là, considérant que toutes les formes culturelles, finalement, se valent. Il faut, en conséquence, *laisser faire les choses* : le soutien à la culture étant plus du domaine privé que public.

Ce que nous voyons en réalité, c'est que non seulement il y a une minorité de personnes qui lit, qui va voir les films, qui fréquente les salles de concerts et de théâtre mais qu'en plus, les très bons films d'aujourd'hui sont vus par beaucoup moins de monde que les navets commerciaux et les très mauvais feuilletons télévisés.

Par rapport à cette évolution-là, qui est suffisamment claire pour ne pas être développée davantage, quelles sont les formes de résistance possible ?

C'est en effet la notion de résistance, qui s'applique autant dans les sociétés non démocratiques que dans les sociétés démocratiques, qu'il faut utiliser. Il est cependant inquiétant de savoir si nous avons autre chose que des stratégies de résistance à opposer à la crise de la culture. Avons-nous des stratégies de construction ? C'est une des questions essentielles liées à ce débat.

Trois points sont susceptibles de nourrir cette résistance :

1. Penser la culture comme un processus créatif et participatif

Ce n'est qu'en plaçant la création au cœur de la dimension culturelle que nous avons une chance de résister à la consommation.

C'est aussi dans la mesure où nous penserons participation, au même moment où nous mettrons l'accent sur la création, que le rapport au public, la manière dont nous partagerons l'art ne sera plus du domaine de la consommation.

Il y a cette phrase magnifique de Danielle Sallenave qui a dit que *lire un livre, c'est achever de l'écrire*. Je pense que tout écrivain, quelque part, ne peut qu'être heureux à l'idée que tous les lecteurs confondus participent à l'écriture de son livre, ou que tous les spectateurs d'un opéra de Mozart participent au sens et à la beauté de cet opéra. Nous attendons que chaque être humain puisse participer aux œuvres d'art de l'intérieur de lui-même et de ces œuvres.

Il y a aujourd'hui dans le monde un certain nombre d'expériences qui sont extraordinairement fortes et précurseurs. Par exemple, le *London Symphony Orchestra*, pour prendre une grande institution musicale, multiplie les activités en direction des écoles, des quartiers les plus déshérités de tout l'est de Londres et, aussi, à une échelle plus générale, utilise Internet sous des formes extraordinairement créatives, et qui relie ces deux aspects de création et de participation du plus grand nombre, y compris des moins favorisés.

2. L'art et l'école

On ne peut pas parler du rapport démocratie / culture sans évoquer ce point et le grave déficit culturel et artistique à l'école. Mais ce serait l'objet de tout un débat...!

3. Le dialogue entre les cultures

Au moment où le monde se globalise, au moment où nos villes accueillent des générations et des flux de migrations sous des formes qu'elles n'ont pas connues au cours des siècles précédents, nous ne pouvons plus penser le rapport à la culture comme on le faisait alors.

Cela nous oblige à un rapport entre les cultures qui soit basé sur un respect et sur une forme d'égalité entre les cultures, ce qui ne veut pas dire que tout se vaut sur le plan culturel. Il s'agit en effet d'une recherche de la qualité qui est présente dans chacune de ces cultures. On ne peut plus accepter ces cloisonnements et les hiérarchies culturelles que nous avons hérité des générations précédentes. Ce dialogue entre les cultures est quelque chose éminemment créatif. Il est en train de participer à une nouvelle réalité culturelle, métissée, qui profitera des apports des uns et des autres.

Il y a des milliers d'initiatives locales, dans les écoles, dans les communautés, dans les quartiers, qui sont éminemment démocratiques, culturelles et de qualité. Mais ce que nous n'arrivons pas facilement à faire aujourd'hui, c'est de passer de la petite à la grande échelle. Comment à l'échelle d'une ville, d'un pays, d'un continent, atteindre le seuil critique susceptible d'influencer en profondeur notre mode de vie ? Comment éviter ce rouleau compresseur qui écrase le cœur même de l'humanité ?

Conclusion

Contrairement à ce que notre question provocante pourrait laisser croire, le problème n'est pas que *plus* de démocratie implique *moins* de culture. Le problème est que nous vivons un déficit de démocratie, et que même dans nos sociétés démocratiques, nous ne pouvons pas nous contenter de cet actif-là, parce que ce n'est qu'en travaillant sur la démocratie, en la stimulant, en la redynamisant, que nous pourrons effectivement la maintenir en vie. Ce processus me semble passer par un travail avec la culture et pour la culture. Plus de démocratie doit impliquer plus de culture. Et réciproquement !

Bernard Focroulle

A la suite des exposés de Bernard Focroulle et de Robert Legros, Zoé Valdés, romancière cubaine en exil à Paris, témoigne de son expérience. Nous vous proposons un résumé succinct de son intervention.

Zoé Valdés est née en 1959, en cette même année où triomphait la Révolution cubaine, qu'elle préfère appeler "révolution castriste", la considérant comme autoritaire et dictatoriale. Poète, romancière et intellectuelle, elle vit et tient bon dans ce régime jusqu'au 22 janvier 1995, lorsqu'elle est contrainte à l'exil, sanction inévitable pour la publication de son roman « Le néant quotidien » où elle décrit la grande dépression cubaine de ces années-là et le sentiment profond qu'il fallait fuir...

Je ne crois pas trop à une culture de la résistance, qui peut appauvrir autant qu'enrichir, affirme Zoé Valdés. Certes, la rage d'écrire l'habitait, ainsi que le sentiment de rébellion. Mais en même temps, ce sentiment l'a parfois trahi, lui a fait beaucoup de mal, l'a même bloquée. Elle se souvient de la censure, omniprésente. Avant d'en être victime comme auteur, elle l'a subie comme lectrice. En effet, cite-t-elle à titre d'exemple, si Moby Dick et Don Quichotte ont été publiés massivement, c'est qu'un censeur avait au préalable pris soin d'enlever toutes les références faites à Dieu, le peuple cubain n'y étant pas préparé...

Voilà bientôt quinze ans que Zoé Valdés est en France. Elle estime apprendre encore ce qu'est la liberté, ce qu'est la démocratie, et elle se pose davantage de questions, éventuellement provocantes, ambiguës, qu'elle n'a de réponses. Qu'est-ce que l'art ? Tout le monde peut-il écrire, chanter, peindre, "même si c'est de la merde"? Le métissage des cultures est-il une bonne chose ? A ses yeux, la culture ne peut se réduire à "apprendre à apprécier l'art". La culture est plus large et plus intime à la fois. Elle est ce qui se vit tous les jours. Zoé Valdés met en garde contre la massification de la culture et sa transformation en produit marketing, et plus encore contre son instrumentalisation par le politique, signe d'une attitude totalitaire. Jamais la culture ne doit être rabaissée au niveau de la politique, affirme-t-elle. Par contre, certaines forces politiques en démocratie peuvent certainement aider la culture, soutenir la création et, éventuellement, l'élever...

Bibliographie:

De Robert Legros (non exhaustive)

L'idée d'humanité, Le livre de poche biblio essais, 2006

Avec Tzvetan Todorov et Bernard Focroulle, *La naissance de l'individu dans l'art*, Grasset & Fasquelle, 2005

La question de la souveraineté : Droit naturel et contrat social, Ellipses, 2001

L'avènement de la démocratie, Grasset, 2000

De Bernard Focroulle (non exhaustive)

avec Tzvetan Todorov et Robert Legros, *La naissance de l'individu dans l'art*, Grasset & Fasquelle, 2005

avec Pierre Delrock, *Entre passion et résistance*, Editions Labor, 2004

Proposée par Robert Legros :

Cornelius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe, tome 4 : la montée de l'insignifiance*, Seuil, 1996

Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard (Folio Essai), 1989

Renaud Camus, *La grande déculturation*, Fayard (Littérature générale), 2008

Jean-François Mattei, *Le regard vide, Essai sur l'épuisement de la culture européenne*, Flammarion, 2007

Alain Finkielkraut, *Nous autres modernes*, Gallimard (Folio essais), 2008

Autres propositions :

Démocratie, dans quel état ?, La fabrique éditions, 2009

Prospective du développement culturel, Analyse et Prévision hors série, Paris, SEDEIS, Octobre 1973

Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?*, Seuil, 1995

Ernst Cassirer, *Essai sur l'homme*, Minuit, 1975

Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975

Jean Dubuffet, *Asphyxiante culture*, Jean Jacques Pauvert éditeur, 1968

W.G. Forrest, *La Naissance de la Démocratie Grecque*, Hachette, 1966

Tocqueville, *De l'influence de la démocratie sur les mœurs Américains*, André Versaille éditeur, 2009

[1] Hyper traduction de *La République*, livre VIII, 561d, de Platon proposée par Alain Badiou, dans un article paru dans *Démocratie, dans quel état ?*, La fabrique éditions, Paris, 2009, p22.

[2] *Bernard Foccroulle* est musicien, compositeur et directeur du Festival international d'Art lyrique d'Aix-en-Provence. Il est le fondateur, en 1993, de l'association Culture et Démocratie qui milite pour retrouver une place centrale pour la culture dans notre société, et pour la participation du plus grand nombre à la vie artistique. Avec le Ricercar Consort, il a enregistré des compositeurs des XVIIème et XVIIIème siècles, notamment les prédécesseurs de J.-S. Bach. Chez Ricercar, il enregistre une intégrale de l'œuvre d'orgue de Bach sur des instruments historiques ainsi que des œuvres contemporaines (de Berio, Boesmans, Daras, Messiaen et d'autres jeunes compositeurs) Il est directeur du Théâtre Royal de la Monnaie de 1992 à 2007.

[3] *Robert Legros* est philosophe, spécialisé en philosophie politique. Professeur à l'Université de Caen en Basse-Normandie, il enseigne également à Science Po à Paris et à l'Université libre de Bruxelles. Il a publié, notamment, *L'idée d'humanité*, chez Grasset, en 1990, *L'avènement de la démocratie*, chez Grasset, en 1999, *La souveraineté*, chez Ellipse en 2001 et, en collaboration avec Bernard Foccroulle et Tzvetan Todorov, *La naissance de l'individu dans l'art*, chez Grasset, en 2004

[4] *Zoé Valdés* est romancière, poète et scénariste cubaine. Elle vit en France. Elle faisait partie de la délégation cubaine à l'UNESCO entre 1983 et 1988, puis de l'Office culturel de Cuba à Paris. Elle a aussi dirigé une revue cinématographique, *Cine Cubano*. En 1995, après la publication en France de son roman « *Le néant quotidien* », elle est contrainte à l'exil pour insoumission au régime castriste.

[5] *Françoise Wolff* est journaliste - elle a longtemps animé les émissions scientifiques de la RTBf. Elle est réalisatrice et documentariste notamment pour Arte et France 3. Elle a, entre autres, réalisé « *Einstein, un mythe, un homme* », « *Alexandre Soljenitsyne* », « *Le neuvième Jour* », « *Les enfants et le racisme* » et, en collaboration avec Pierre Barré et Thierry Loreau, « *Bernard Foccroulle, un engagement pour l'Opéra* », ainsi que « *Jacques Lacan parle* ». Elle a reçu le prix Ex-libris en 1994.

[6] Cf. Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, « Folio », p. 271.

